



Pierre Morel

ALEXIS LEGER EN AMÉRIQUE : L'ÉLOGE DE L'EXIL

La vie d'Alexis Leger est à pans coupés, fortement dessinés, et l'exil américain n'est pas le moindre. Il y a l'enfance guadeloupéenne, l'adolescence à Pau, l'entrée dans la vie littéraire sous le signe de la NRF, la vie de poste à Pékin, l'association toujours plus étroite avec Briand, enfin la consécration au secrétariat général des Affaires étrangères, qui s'achève par l'éviction brutale du 19 mai 1940 ; vient alors cette période du séjour aux États-Unis qui, après tout ce qui a été dit, souvent de façon catégorique, reste vraiment déconcertante.

De 1941 à 1945, Alexis Leger vit surtout à Washington, mais il se manifeste irrégulièrement à New York ; il reste à l'écart des activités contradictoires des Français d'Amérique, mais rencontre

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

discrètement tous les protagonistes ou presque ; c'est un homme d'influence, à la fois respecté et redouté, mais qui, dans le même temps, suscite en lui la renaissance d'un poète intemporel, son double, Saint-John Perse, l'auteur dans ces années de : *Exil, Poème à l'Étrangère, Pluies, Neiges et Vents*. Et l'on pourrait continuer de souligner ainsi la singularité de son cas.

Il faut bien sûr rappeler également le souci qu'il a eu, sur le moment et toute sa vie, de dissocier autant que possible le poète du diplomate. Mais on doit alors constater qu'il a ensuite rassemblé lui-même les fils : c'est dans les *Œuvres complètes* de la Pléiade, cette autobiographie en mosaïque, que l'on trouve divers documents diplomatiques et politiques, dont la fameuse note sur la loi Tréveneuc de 1872 relative au rôle éventuel des conseils généraux dans des circonstances exceptionnelles, adressée le 31 janvier 1944 au Président Roosevelt. Alors, pourquoi ne pas prolonger ce regard rétrospectif et synthétique, afin d'essayer de mieux comprendre cet exil américain partagé avec des milliers d'autres Français, et pourtant unique ?

Limogé par Paul Reynaud le 19 mai 1940, Alexis Leger refuse la proposition de l'ambassade à Washington que lui fait à brûle-pourpoint le président du Conseil, sans trop y croire et sans préparation. Après s'être replié à Arcachon, il embarque à Bordeaux le 16 juin pour l'Angleterre, où il arrive le 20 et retrouve son homologue et ami au Foreign Office sir Robert Vansittart, séjourne chez lui à Denham, déjeune avec le Premier ministre, Winston Churchill, et parle longuement de la situation en France, mais ne rencontre pas le général de Gaulle. Il prend le 3 juillet un cargo pour Halifax, qu'il qualifiera ensuite de « *port sinistre où [il a] débarqué en proscrit* ».

Le 13 juillet, il arrive à New York et s'installe à l'hôtel *North Weston*, 34 East 50^e, puis au *Shelton*, 49^e et Lexington. D'emblée, il se refuse à toute activité publique, récuse les entretiens avec la presse, les perspectives de conférence ou d'engagement d'ordre universitaire. Ses contacts sont d'ordre littéraire. Il le dit de la façon la plus claire au poète T. S. Eliot, qu'il a manqué à Londres, dans une lettre datée du 4 août (1) :

Vous savez quelle servitude a été pendant quinze ans ma vie diplomatique à Paris, et plus particulièrement, pendant les

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILÉ

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

cinq dernières années d'une dégradation croissante de la vie publique française. J'entendais me libérer spontanément au lendemain d'une victoire franco-britannique et d'un règlement de paix répondant à mes vœux pour mon pays. Ma libération est intervenue plus tôt que je ne pensais, et dans des conditions, hélas ! tragiques pour mon cœur de Français, bien qu'antérieures de plus d'un mois à l'abandon final de la politique que j'ai toujours défendue et servie. Dès la mi-mai, jugé déjà inopportun par un chef de gouvernement français sur lequel on s'est grandement trompé à Londres, j'avais refusé ma nomination au poste d'ambassadeur à Washington et exigé ma mise en disponibilité.

Je vis maintenant ici à titre privé, en dépit des problèmes matériels à résoudre, et bien décidé à n'accepter jamais aucune situation officielle, en France ou hors de France, tant qu'une victoire britannique n'aura pas déterminé en Europe une nouvelle orientation politique.

Vous imaginez aisément qu'une telle disponibilité grevée de telles préoccupations et d'une telle atmosphère internationale, ne me laisse pas grande liberté d'esprit pour la vie créatrice à laquelle j'aspirais si ardemment sur un autre plan. Je sais aussi ce qu'il en est en ce moment de votre vie littéraire.

J'aimerais pourtant, à titre purement humain, pouvoir partager avec vous quelques heures de liberté. En attendant que je puisse le faire un jour à Londres ou ailleurs, si vous avez ici quelqu'un assez proche de vous-même que vous puissiez souhaiter me voir rencontrer, dites-le-moi. Mais donnez-moi surtout de vos nouvelles et croyez-moi toujours bien attentivement à vous.

Alexis Saint-Leger Leger.

La presse de Vichy pourtant ne l'oublie pas, puisqu'au même moment *Gringoire* s'en prend, le 8 août, à Leger « *l'intouchable* », qui faisait partie des « *ronds de cuir bellicistes* ».

Tout en restant à New York, il prend des contacts à Washington avec l'ambassadeur de France, Saint Quentin, avec Sumner Welles, secrétaire d'Etat adjoint au département d'Etat, en se recommandant de Bullitt, l'ambassadeur à Paris, mais aussi avec

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Mme Francis Biddle, née Katherine Garrison Chapin, femme de lettres, épouse de Francis Biddle, bientôt ministre de la Justice de Roosevelt, et demi-sœur de la princesse de Bassiano, avec laquelle il a lancé en 1924 la revue *Commerce*, et qui assurera pendant toute la guerre le lien entre Alexis et sa mère restée en France.

Archibald MacLeish, l'homme clé

Avec Sumner Welles, il s'apprête à reprendre le fil d'une conversation entre collègues (2) :

Je suis heureux, mon cher Ministre, de vous dire le très vivant souvenir que je garde de votre charmant et confiant accueil. Je serais heureux de vous revoir à la première occasion et de bénéficier en peu de mots de votre coup d'œil personnel sur quelques points essentiels de la situation internationale. Je connais peu d'hommes à notre époque qui par don personnel autant que par expérience peuvent aussi largement et sûrement que vous prendre des hommes et des choses ce que les vieux maîtres graveurs français appelaient « une vue cavalière ».

Avec mes meilleurs vœux pour la conduite de votre lourde tâche, veuillez trouver ici, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

Alexis Leger.

Le lien est donc vite établi avec le Washington le plus officiel, où il est assuré d'être bien introduit. Mais l'homme clé, c'est Archibald MacLeish, poète, admirateur dévoué de Saint-John Perse, sans le connaître, depuis son séjour en France en 1921, et directeur de la bibliothèque du Congrès, qui, alerté lui aussi par la princesse de Bassiano, envisage, dès l'été 1940, la possibilité d'accueillir Leger dans l'institution qu'il dirige.

Mais quel est alors l'état d'esprit de Leger ? On le sait aujourd'hui par une lettre poignante adressée début septembre à celle qui deviendra l'Etrangère du *Poème*, Lilita Henraux, née

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Sanchez Abreu, épouse du président de la Société des amis du Louvre, qui est à ce moment-là dans sa famille à La Havane (3) :

Je vis seul à New York, hors du milieu français, et ma solitude y est telle que je voudrais disparaître sans laisser la moindre trace à la surface de cet abîme où j'ai volontairement plongé.

Mais il a cependant un projet, puisqu'il demande à Lilita de se manifester, pour pouvoir à son tour lui dire, plus tard, « *à quoi tend ici tout [son] effort secret pour aider au salut final de [son] pays malgré lui* ».

Même si les démarches que son arrivée a enclenchées suivent leur cours bientôt efficace, l'isolement de Leger s'accroît et l'entraîne dans un retour à lui-même qu'il décrit un mois après de façon encore plus intense à Lilita : par-delà la maladie, l'intoxication alimentaire, et les déboires de son installation précaire, il s'est replié dans cet hôtel médiocre et profite du beau temps sur une terrasse du seizième étage, « *d'où la vue est belle sur la ville, de l'East River jusqu'au port* ». Dans cette solitude imposée puis recherchée, il retrouve son « *visage pur de tout masque* (4) ».

En quelques semaines, l'essentiel est acquis, la vie des années qui vont suivre est déjà ordonnée. « *Solitaire* » et « *réfractaire* », pour reprendre ses propres termes, il se retrouve, rassemble ses forces dans un élan de tout l'être qui ne prend pas encore de forme poétique, mais intègre la volonté de concourir au salut du pays.

« Je n'écrirai plus jamais »

Dans la suite du mois d'octobre, il entre en correspondance directe avec Archibald MacLeish, et donne en décembre son accord sur une formule d'association aux travaux de la bibliothèque du Congrès pour une tâche de consultant littéraire à mi-temps, rémunérée par des concours privés, et donc sans aucune origine gouvernementale. Leger y tient essentiellement, et MacLeish devra consacrer beaucoup de démarches à cette clause. C'est qu'entre-temps il a été déchu de la nationalité française. Sur-

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILÉ

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

le-champ, il demande l'annulation du décret, et ne veut donc donner prise à aucune tentative pour le discréditer. Il est même encore plus précis : « *Les indications que j'ai de France sur les risques encourus par ma famille me font appréhender en ce moment l'inopportunité de manifestations publiques de ma part, aussi académiques fussent-elles. Je verrai plus tard ce que je puis ou ce que je dois faire (5).* »

La première rencontre est décrite par MacLeish de façon très vivante :

Il consentit à venir à Washington et nous nous vîmes dans mon bureau rococo de bibliothécaire qui sentait les reliures de cuir et les parquets cirés. Nous étions embarrassés tous les deux, mais pour des raisons différentes, par le renversement de nos rôles. J'étais en outre humilié par les appointements que je pouvais lui proposer (le poste que je lui offrais avait été inventé le matin même, sans aucune base budgétaire). Mais ce sont les mots sur lesquels nous nous séparâmes qui devaient m'empêcher de dormir pendant de longues semaines. Il avait accepté le travail. J'avais bégayé que j'étais enchanté. Et je me suis alors permis d'exprimer l'espoir qui me faisait battre le cœur depuis que j'avais appris sa fuite de la France. « Monsieur, lui dis-je, j'espère que ce poste si peu approprié vous permettra de reprendre ici votre vraie vie de poète. » C'était l'erreur, le désastre. Il se raidit, gagna la porte, se retourna et dit : « Je n'écrirai plus jamais (6). »

Mais Leger sent qu'on attend surtout à Washington le diplomate qui est depuis plus de dix ans au cœur des affaires européennes, et dont les éditeurs espèrent en particulier un livre à succès. MacLeish corrige les choses avant même son arrivée dans la capitale. C'est qu'il est entré dans une amitié complice dont Leger dit, dès ce moment-là, qu'elle est « *infiniment plus vieille que son acte de naissance* ».

Dans le même temps, Leger commence à entrer en relation plus étroite avec cette société patricienne de Washington qui apportera par intervalles l'aisance, la détente et l'agrément dans une vie qui restera toujours fondamentalement austère. Il s'agit en particulier

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

des Biddle, des Chanler et des Bliss installés à Dumbarton Oaks, dans Georgetown, chez qui il est accueilli pour Noël.

En dépit de ce retrait volontaire, méthodique, il a fait la connaissance à New York d'une personnalité de la communauté française qui va s'engager, mais à contrecœur, dans la délégation de la France libre aux Etats-Unis, Raoul de Roussy de Sales. Celui-ci rapporte dans son remarquable journal ses conversations avec Leger en novembre 1940. Pétain, dit Leger, suit mollement l'opinion ; Weygand « *est hanté par ses erreurs* », il « *pense au jugement de l'histoire et en a peur* » ; Laval, enfin, avec ses ambitions de dictature, est comparé à Staline : « *Tous deux sont des Asiatiques également souples, cauteleux, impitoyables et méprisants de tout ce qui est occidental (sens national, démocratie, etc.). Pour ma part, je crois que Laval est plus inébranlable que Pétain, qui est vieux, mou, honnête et négatif* (7). »

Début janvier 1941, Leger fait une comparaison tout aussi saisissante de la France et de l'Angleterre dans leur situation présente : « *L'école française a toujours enseigné la prédominance du facteur moral sur les forces matérielles. Pour la première fois, on a suivi l'école allemande, qui consiste à mesurer exactement les forces matérielles en présence et à considérer le facteur moral comme irréel. Ce sont les Anglais qui démontrent aujourd'hui la validité de la doctrine française. Ils devaient renoncer à la lutte en même temps que nous. A cause de Churchill, ils ont continué contre tout bon sens. Résultat : ils tiennent encore* (8). »

Bien que new-yorkaises, ces notes prises sur le vif donnent une idée des nombreux entretiens que Leger va multiplier à partir de son installation fin janvier à Washington. On voit ainsi s'installer très vite l'image d'une sorte de figure tutélaire, au jugement imparable, tantôt séduisant, tantôt impressionnant ; il sait déchiffrer, avec une aura d'objectivité et d'impartialité qui s'impose vite. Leger voit et peut voir tout le monde, mais se retranche aussi à loisir, et évite de s'engager concrètement ou de donner une forme précise à son refus de principe de reconnaître tout ce qui a suivi l'armistice. Il rencontre Chautemps, ambassadeur parallèle de Vichy, mais juge avec condescendance sa mission. Il voit aussi des émissaires de Londres. En mai 1941, Plevén lui propose d'apporter sa caution morale à la délégation de la France libre, mais il décline l'offre.

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Lord Halifax, l'ambassadeur britannique à Washington, que Leger connaît bien, recommande Etienne Boegner, fils du pasteur, expert industriel, et celui-ci accepte de faire partie de la délégation, de même que Roussy de Sales un peu plus tard. Pourtant, si Pleven parvient à établir enfin au cours de l'été une représentation bien structurée de la France libre aux Etats-Unis, il constate aussi l'hostilité du département d'Etat à toute idée de reconnaissance.

Leger rencontre également Focillon à New York, lit avec attention les articles virulents d'Henry Bernstein contre Vichy, reçoit Hervé Alphand, conseiller financier à Washington, dont il annonce la démission en juin 1941 à Lilita. Claude de Boisanger, alors jeune diplomate de passage, note toutefois au même moment que Leger n'a pas le contact avec la France elle-même, et c'est un travers qui ira en s'aggravant.

Dans le même temps, la dimension poétique longuement occultée reprend peu à peu sa place, avec des détours. Leger a fourni en juin 1941 à la bibliothèque du Congrès un mémoire pour une bibliographie sur la poésie en France. Mais il répond aussi et surtout aux appels pressants de MacLeish qui se fait fort de le publier en français. Il lui confesse le 26 juin que lui, Alexis, « *a bien rencontré Perse un soir* ». Sur le mode familier du dédoublement volontaire, Leger reprend, actualise et développe ce qu'il avait déjà esquissé dans sa lettre de l'été précédent à Eliot. Longtemps refoulé, le poète réapparaît ainsi la nuit, comme un personnage étrange, pour prendre congé d'un passé européen sac-cagé et partir à la conquête hasardeuse de sa liberté en terre américaine. Il cherche pour de bon une chambre où loger, mais plus encore sa langue pour y revivre :

Cher Ami

J'ai bien rencontré Perse, un soir, parmi l'étonnante faune nocturne de ce Georgetown « d'avant le péché ».

Nul ne m'a paru plus étonné d'apprendre que du poème français pouvait se publier en Amérique.

Ce qu'il a de prêt pour l'impression ? Rien. Ses manuscrits, accumulés depuis vingt ans et tenus prêts pour la publication dès sa « libération », sont tous tombés aux mains des Allemands. (N'en parlons plus : il y a toujours une apparence

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

de mauvais goût, j'entends de complaisance et de bas romantisme, à évoquer ces histoires de manuscrits perdus. Et Perse, au surplus, serait obligé de nous dire que c'est très bien ainsi). Œuvres nouvelles ? – Abandonnées pour l'instant. Perdue la liberté d'esprit qu'il avait pu retrouver en s'installant enfin à Dumbarton. Il lui faut libérer le petit logement qu'on avait tant insisté pour lui faire accepter. Il lui faut reprendre ses courses maladroites à la recherche de chambres d'hôtel, dans un Washington surpeuplé. Il lui faut surtout perdre l'amitié d'un grand arbre, son complice. Répondez donc seulement à votre correspondant que Perse a été très intéressé par le projet de revue en question et qu'il lui réservera ultérieurement ce qu'il croira pouvoir libérer de ses écrits, s'il peut les reprendre (9).

« J'habiterai mon nom »

C'est l'annonce d'un tournant majeur qui va s'opérer le mois suivant, en juillet 1941, à Harvey Cedars, dans la propriété que les Biddle possèdent sur le banc de sable de Long Beach Island, au nord d'Atlantic City, dans le New Jersey. Là, dans une solitude de mieux en mieux conquise, Leger retrouve Saint-John Perse en écrivant *Exil*, ou plutôt, selon A. Knodel (10), en le parachevant. C'est un moment capital pour lui, dont témoignera la reconnaissance souvent redite aux Biddle, et à MacLeish, dédicataire de l'œuvre ; le poète donnera même le manuscrit à ce frère en poésie, à ce frère tout court.

Il a fallu ainsi une longue et profonde épreuve, pleinement assumée, pour parvenir à cette révélation par laquelle le poète « *entre au cirque de son œuvre dans une très grande animation de l'être* ». L'exil transposé en poème a déjà un goût de triomphe intime : il déplace en effet le centre de gravité de l'homme Leger, et ce tournant est d'autant plus essentiel qu'il n'y aura plus de pause, de repli, comme après *Eloges* en 1911 et après *Anabase* en 1924. Saint-John Perse se porte définitivement en avant d'Alexis Leger, et le poète peut proclamer : « *J'habiterai mon nom.* »

et la fumée d'un peuple grandement...
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

O Ville sur le ciel !
Grasse ! haleines rebues, excréments mis en tas / reprises /
- car toute ville ceint l'ordure comme il est fait
O Ville ! Voici l'aete de la Nuit...
Le soir descend, sanctification de l'ombre /
Sur la lucarne de l'échoppe / sur l'odeur de
vin bleu du quartier des matelots / sur les statues /
le petit enfant qui siffle, et la pauvresse / dont
... creux des mâchoires, +
... alis au front, le

Pages détachées
de l'édition de 1909,
corrigées pour l'édition
d'« Eloges » de 1925.

IMAGES A CRUSOE

25

l'île s'endort / sans un effroi / lavée des courants / au creux des eaux vastes /
chauds / et des laitances grasses, / parmi l'explosion / dans la fréquentation des /
de noirs parfums aux vases somptueuses. // S /
Sous les palétuviers qui la propagent, des
poissons lents parmi la boue ont délivré des bulles
avec leur tête plate ; et d'autres qui sont lents,
tachés comme des reptiles, veillent. — Les vases
sont fécondées — Entends claquer les pinces du / bête creues dans leurs creues /
bernard-Permite / — Il y a sur un morceau de ciel /
vert une fumée prisonnière / qui est le vol emmêlé /
des maringouins / — Les criquets sous les feuilles /
s'appellent doucement — Les anolis timides, la /
queue de travers sur les troncs lisses, énoncent /
leur prière qui est / la déglutition de deux perles /
gonflant leur gosier jaune... / pour que l'annonce de fleurs :
c'est /

Vagissement des eaux tournantes et lumineuses !
Corolles, bouches des moires : le deuil qui
point et s'épanouit ! Ce sont de grandes fleurs
anciennes, des fleurs de deuil.

trouvante en voyage, des fleurs
mirades à l'arrière, et qui ne cessent
de criquer face le monde... /

O la couleur des brises circulant sur les eaux
calmes,
O brises sur les brisants,
les palmes des palmiers qui bougent !

8 /

Pas un aboiement lointain de chien qui signifie
des huttes / qui signifie la hutte et la fumée du
soir et les trois pierres noires sous l'odeur de
piment.

la / 8 / ; /

Mais les chauves-souris découpent le soir mol à
petits cris.

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Et sans tarder, l'œuvre mène sa vie propre, puisque Leger la confie dès le 9 septembre à MacLeish en vue d'une publication rapide. L'homme Leger se garde, le poète s'expose.

Le rythme de la vie washingtonienne se poursuit cependant avec l'arrivée de Lilita Abreu, qui se trouve entraînée dans cette vie semi-cachée, prise dans le code instauré par Leger, mais aussi soucieuse d'échapper aux membres de sa famille qui résident au même moment aux Etats-Unis. Jameson, administrateur de la bibliothèque du Congrès, qui suit la situation de Leger, parle dans une note à MacLeish de son « *anonymat passionné* ». C'est fort bien vu.

Dédoublement de la personnalité

Mais la politique garde ses droits. A la fin de l'année 1941, survient l'affaire du coup de main de la France libre à Saint-Pierre-et-Miquelon. Leger approuve clairement l'initiative de Muselier et critique la réaction tout à fait hostile de Cordell Hull, le secrétaire d'Etat américain, qui, très attaché à la doctrine Monroe, et bien que l'Amérique soit entrée en guerre depuis deux semaines, fustige les « *soi-disant Français libres* ». Quelques jours après, il fait valoir à Berle, chargé des Affaires européennes au département d'Etat, que les Etats-Unis commettent une faute grave, qui va déconcerter les Français, alors qu'il ne s'agit que de politique intérieure.

Mais au même moment, on voit ressortir encore le schéma familial dans l'univers de Leger, celui du dédoublement de la personnalité. De plus en plus impatient de faire connaître *Exil*, MacLeish entend en effet présenter l'auteur et veut en savoir plus sur sa vie. Prolongeant le dialogue nocturne avec Perse qui annonçait le retour à l'écriture. Leger répond de façon très évasive en comparant le poète au singe aventureux que, selon une tribu aborigène de Bornéo, l'homme libère chaque soir : c'est un être différent, qui n'a rien à voir avec celui du jour... Gide aussi, lors du retour de Chine, avait eu droit en 1921 à un exposé analogue de cette croyance attribuée aux Dayaks. C'est la défense traditionnelle du poète, qui, sous l'effet du retour à la création, redistribue ses différents rôles, et entend se défendre, mais finit quand même par lâcher quelques éléments familiers ou mythiques.

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Dédoublement encore, du fait des événements : dans cette même lettre, sous l'effet de l'émotion suscitée par Pearl Harbor et l'entrée en guerre de l'Amérique, qu'il salue, Leger affirme une double appartenance qui va compter dans la suite de ses choix : « *Vous savez qu'auprès de mon cœur de Français libre, il y aura toujours en moi un cœur qui bat américain* » (*Cœuvres complètes*, p. 549).

Quelques jours après, le 2 janvier 1942, il écrit à Churchill pour contester tout fondement à Vichy et inciter la Grande-Bretagne à nouer des contacts directs en France, afin d'encourager « *l'anticollaborationnisme* » de l'opinion publique française.

Courant mars, le dédoublement persien s'accroît et prend une dimension éclatante. Comme promis par MacLeish, *Exil* est publié en français dans la revue *Poetry* avec son introduction, tandis que Leger accomplit un acte public majeur, le seul de ce genre pendant son long séjour aux États-Unis : le 25 mars 1942, il prononce, pour le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance, dans le grand amphithéâtre de New York University, un éloge de Briand, là même où celui-ci avait prononcé vingt ans auparavant un grand discours à l'occasion de la conférence de Washington, conférence qui avait valu à Leger de se faire remarquer par le président du Conseil.

Cet éloge très personnel, chargé d'émotion, culmine dans l'évocation de la mort de Briand, et entend rapprocher, pour l'avenir, le devoir sacré que sera pour les Français libérés le « *pèlerinage à tous ces murs tachés du sang d'otages français* » et le recueillement sur la tombe de celui qui sera l'inspirateur d'une conception plus juste de l'ordre européen. Dans ce manifeste et ce plaidoyer pour la politique qu'il a tenté de maintenir après le départ de son chef en 1932, Leger choisit, à ce moment qu'il juge crucial, de faire de Briand une sorte de figure emblématique de la République suspendue qu'il faudra restaurer sans tarder. Ce sont les dernières phrases de son discours :

« Jusqu'à mon dernier souffle !... », s'était-il écrié dans un discours célèbre. Et voici que ce souffle lui survit. Et il n'est pas vrai qu'il ait déposé son bâton de pèlerin.

« Réuni à son peuple », comme il est dit, au Livre de l'Exode, des grands vieillards antiques, il attend l'heure de se lever

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

encore parmi nous : pour la France, pour l'Europe et pour l'humanité (OC, p. 614).

C'est un moment rare pour Leger, puisque de nombreuses personnalités assistent à la cérémonie : Sumner Welles lui-même, qui informera Roosevelt, et le Président demandera que le texte de Leger soit publié en brochure ; mais aussi de nombreux ministres ou anciens ministres des Affaires étrangères européens en exil ; Yougoslavie, Estonie, Grèce, Norvège, enfin Italie. Moment d'éclat, unique, passager et en quelque sorte décalé dans cette vie en retrait. Son caractère exceptionnel confirme une nouvelle fois la force de la relation filiale entre Leger et Briand.

En mai 1942, on voit se développer le même parallélisme. De Buenos Aires, Roger Caillois écrit à Saint-John Perse pour lui demander l'autorisation de publier *Exil* sous l'égide de la revue des *Lettres françaises*. Leger accepte et ouvre ainsi une relation de confiance qui va lui permettre de publier à partir de l'Argentine la plupart des poèmes écrits pendant la guerre.

Il refuse de rejoindre de Gaulle à Londres...

Au même moment, un tournant capital : il reçoit une lettre du général de Gaulle datée du 18 mai (OC, p. 1190). Celui-ci fait valoir qu'il serait pour Leger « *conforme à l'intérêt national de s'associer directement à son effort, dans des conditions en rapport avec [sa] haute personnalité de grand serviteur de l'Etat* ». Il se réfère à l'injustice commise par Paul Reynaud, alors sous influence, mais qu'il faut oublier, et termine par une invitation formelle : « *Je serais très heureux que vous acceptiez de venir conférer avec moi à Londres.* »

Leger répond très vite, le 25 mai, avec le même ton, un peu hautain mais aussi net que celui du général de Gaulle. Il le remercie de sa confiance, qui permet la franchise, et dit l'essentiel, qui va séparer définitivement leurs chemins :

Si j'étais militaire, je serais depuis longtemps avec vous aux côtés des Alliés dans l'action militaire pour la libération de la

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

France. Diplomate de métier, n'entendant assurer que la direction d'une action diplomatique, je ne saurais m'associer à l'activité directrice du Comité de Londres sans accentuer encore, en apparence comme en réalité, le caractère politique qu'on lui reproche. Ce serait inopportun pour le mouvement de la « France Libre » ; ce serait contraire à la conception que je me fais moi-même de son rôle (OC, p. 614).

Pour ces raisons, il décline l'invitation à venir à Londres, recommande le développement de la contribution militaire française dans « l'effort de guerre interallié » afin de « valoriser les titres de la France pour l'heure finale du règlement de paix ».

Quelques jours après, le 3 juin, Etienne Boegner, venu de New York à Londres, a une entrevue orageuse et même très dure avec le général de Gaulle, qui conteste avec violence la politique suivie par les Etats-Unis.

Le 14 juillet, Leger publie dans le journal *France-Amérique* un « Message aux Français d'Amérique », et c'est un autre acte public singulier, qui, comme l'hommage à Briand, mêle l'exaltation poétique de la patrie et la proclamation de l'irréductibilité de la France. Il évoque avec amertume les crises d'avant-guerre : « *La France, comme un levain, précieux au pain des hommes, eût mérité plus de sollicitude de ceux à qui elle fait aujourd'hui défaut.* » Il fustige Vichy et met l'accent une nouvelle fois sur l'engagement militaire de la France libre ; mais on perçoit aussi dans l'affirmation que « *nulle méconnaissance du peuple français n'aliénera jamais son droit à disposer de lui-même* » comme un sourd reproche fait aux Etats-Unis, autrefois absents de la SDN et aujourd'hui complaisants à l'égard de Pétain.

... et ne revient pas sur sa décision

Le 26 juillet, il répond par un message à Churchill, revenu à la charge, qu'après avoir réexaminé à sa demande sa réponse négative de la fin mai au général de Gaulle, il la confirme. Cette conclusion s'impose à lui. Il le regrette.

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Le 13 août, Welles confirme à Roosevelt les réserves et les doutes de Leger à l'égard du Général, et son désaccord complet et majeur sur ses conceptions quant à l'organisation du monde après la guerre. La divergence initiale s'est rapidement élargie, et systématisée.

Mais ce mois d'août 1942 est aussi la période pendant laquelle Perse écrit le *Poème à l'Etrangère*, autrement dit à Lilita. C'est l'œuvre la plus mêlée à sa propre vie, comme il le reconnaît en l'envoyant sans tarder à MacLeish.

De façon inhabituelle chez lui, le poète avoue en effet la tristesse profonde de sa vie à Washington, et annonce sa séparation d'avec Lilita – elle le sent tout de suite ; mais l'œuvre est aussi marquée par la volonté de reprendre le dessus, de poursuivre une longue conquête de soi-même dans la solitude : « *Je m'en vais ô mémoire ! à mon pas d'homme libre, sans horde ni tribu.* »

*
* *

La rupture de fait avec le général de Gaulle est donc consommée avant même le débarquement américain en Afrique du Nord, le 8 novembre 1942, qui va accentuer de plus en plus cruellement l'isolement de Leger.

La question des institutions devient alors très actuelle. Juste après le débarquement, Paul Vignaux, syndicaliste chrétien qu'il voit très souvent, attire son attention sur la loi Tréveneuc de 1872 : « *L'esprit de la loi est clair : les conseils généraux sont qualifiés pour créer une légitimité d'urgence.* » Emboitant le pas, Leger entre alors à son tour dans une grande querelle : faut-il rétablir la souveraineté de la France avant ou après la libération du territoire ? Le débat agite la France libre à ses débuts : le général de Gaulle en fait état dès 1940 à Brazzaville, et l'Assemblée d'Alger poursuivra la discussion sur ce point jusqu'en 1943. Mais les adversaires du recours à la loi Tréveneuc feront rapidement valoir que ces conseils généraux sont aussi compromis que le Parlement qui a voté le 10 juillet 1940 les pleins pouvoirs au maréchal Pétain.

Comment Leger en est-il arrivé à défendre avec obstination cette thèse assez vite contestée et peu pertinente ? J'avancerai, pour ma part, trois explications pour essayer de comprendre ce républicanisme

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

désuet et paralysant qu'on a si souvent reproché à Leger, en y voyant un légalisme étroit, conforme à la « pactomanie » du briandisme.

– Il faut d'abord partir de son histoire personnelle : Leger se voit comme le premier proscrit, la première victime d'un acte illégal du gouvernement en place, à savoir son éviction le 19 mai 1940, qui annonce déjà à ses yeux la capitulation. Au-delà de son propre droit, il importe donc de rétablir le droit tout court, et de réparer l'effondrement de la clef de voûte qu'était le Parlement en repartant des assemblées locales, et donc en remontant à cette loi liée aux origines mêmes de la République.

– Le recours à la loi Tréveneuc marque aussi le refus d'une confiscation de la vie politique nationale par la France libre ; seules des instances élues à cet effet peuvent servir de cadre au rétablissement d'une autorité légitime.

– On peut enfin trouver dans cette attitude une certaine convergence intellectuelle avec les Etats-Unis, dont Leger partage la confiance en la vertu suprême du suffrage, conformément à la tradition jeffersonienne.

Attentif à tout ce qui vient d'Alger, Leger rencontre longuement en janvier 1943, à Washington, Lemaigre-Dubreuil. Proche de Giraud, celui-ci lui explique le pourquoi et le comment du ratage du volet politique du débarquement du 8 novembre, et en particulier comment on est passé de l'accord Giraud-Murphy de mai 1942, qui prévoyait la pleine reconnaissance de la souveraineté de la France libre par les Etats-Unis, à l'accord Darlan-Clark, dans lequel cet aspect essentiel a disparu. Le premier mouvement de Leger est de prudence ; il est sur ses gardes. Mais ses nombreuses notes personnelles montrent qu'il est très intéressé.

Peu après, le 18 janvier, c'est la rencontre de Casablanca, entre Roosevelt, Churchill, de Gaulle et Giraud, qui s'achève péniblement sur un demi-succès. On sait depuis, par les documents officiels américains, que Roosevelt songeait alors à Leger pour diverses combinaisons en vue d'une « troisième composante » avec Edouard Herriot, Jean Monnet, et Roger Cambon, entre autres. Animé de la même idée, Churchill revient à nouveau à la charge en mars en faveur de la France libre et presse Alexis Leger de se rendre à Alger, « *comme le souhaitent [ses] divers amis anglais et américains. Le secrétaire au Foreign Office approuve entièrement (11) »*.

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Toujours aux aguets, Alexis Leger envoie le 6 mai 1943, via Sumner Welles, un télégramme au général Giraud sur la fusion Alger-Londres, dans lequel il confirme ses thèses : unité d'action militaire, complétée par une simple coordination administrative ; la fusion doit permettre l'entrée formelle de la France dans la guerre avec rang d'alliée ; la jonction des deux équipes doit être complétée par un « élément tiers », composé d'hommes libres de toute allégeance particulière.

Plus tard, en novembre, Leger préconise dans une lettre à Roosevelt le principe de la solidarité atlantique, qu'il oppose à la conception continentale du général de Gaulle, soupçonné de pactiser avec Staline. Mais Leger maintient un contact indirect avec Alger grâce à Philippe Baudet, qui remplace alors Tixier comme délégué de la France libre à Washington. Ce diplomate de grande qualité a avec Leger des entretiens réguliers qui sont interrompus en juillet 1944, sur ordre du général de Gaulle, lors de son voyage dans la capitale américaine.

Juste avant ce voyage, le premier du Général aux Etats-Unis, Leger est d'ailleurs tout à fait clair dans une lettre à Lilita : « *Du côté d'Alger, je ne suis certainement plus exposé à aucun appel. Je risque au contraire de ne pouvoir rentrer en France à la Libération.* » Hanté par la perspective d'une conjonction entre les gaullistes et la résistance communiste, Leger se sent menacé, et cette crainte se perpétuera après la guerre.

En janvier 1944, Alexis Leger lutte toujours contre la reconnaissance de la France libre et envoie le 31 au président Roosevelt une longue note sur la loi Tréveneuc, texte à l'appui. Mais en avril, Giraud se retire et, le 23 octobre 1944, le gouvernement provisoire obtient finalement la reconnaissance des Etats-Unis, quatre mois et demi après le débarquement de Normandie, deux mois après la libération de Paris. Circonstance cruelle, l'ambassade est alors rouverte par Henri Hoppenot, ancien collaborateur du secrétaire général et surtout grand ami, qui avait rompu avec Vichy à l'automne de 1942 et rejoint Washington depuis Montevideo, sur les instances de Leger. D'abord giraudiste, Hoppenot avait rapidement rejoint le général de Gaulle.

Mais dans cette période cruciale, la poésie ne perd pas ses droits. En août 1943, la revue *Hémisphères* du poète Yvan Goll publie à New York le *Poème à l'Etrangère*. En octobre surtout,

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILÉ

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Leger envoie à Caillois une nouvelle œuvre, *Pluies*, écrite dans le sud des Etats-Unis lors d'un voyage avec les Biddle, et datée de Savannah. C'est un poème très construit, une sorte d'amplification d'*Exil*, un poème en écho, qui secrète son art poétique. On y retrouve à la fois la cantate claudélienne, et le mythe valéryen de l'Idée, mais aussi des réminiscences du conquérant d'*Anabase* exaltant l'action ; en fin de compte, la force du chant prédomine. Leger dira quelques années plus tard à Adrienne Monnier que *Pluies* traite du « *ressentiment général de la condition humaine et de ses limites matérielles* ».

Au moment où Leger recommande contre toute évidence, mais non sans effet, le recours aux conseils généraux, il écrit un nouveau poème, *Neiges*, daté de New York, à nouveau une œuvre intime, puisque dédiée explicitement à sa mère, Françoise-Renée Leger, née Dormoy, restée en France, qui porte à son tour, pour l'occasion, le premier nom poétique de Saint-Leger Leger. Il faut ici laisser libre cours à cette langue magnifique du fils exilé, au chant III, qui prend la forme d'une invocation où se condensent, d'un seul coup, toutes les lettres qu'il n'a pas écrites :

Et Celle à qui je pense entre toutes femmes de ma race, du fond de son grand âge lève à son Dieu sa face de douceur. Et c'est un pur lignage que tient sa grâce en moi. « Qu'on nous laisse tous deux à ce langage sans paroles dont vous avez l'usage, ô vous toute présence, ô vous toute patience ! Et comme un grand "Ave" de grâce sur nos pas chante tout bas le chant très pur de notre race. Et il y a un si long temps que veille en moi cette affre de douceur...

« Dame de haut parage fut votre âme muette à l'ombre de vos croix ; mais chair de pauvre femme, en son grand âge, fut votre cœur vivant de femme en toutes femmes suppliciée... Au cœur du beau pays captif où nous brûlerons l'épine, c'est bien grande pitié des femmes de tout âge à qui le bras des hommes fit défaut. Et qui donc vous mènera, dans ce plus grand veuvage, à vos Eglises souterraines où la lampe est frugale, et l'abeille, divine ?

« ... Et tout ce temps de mon silence en terre lointaine, aux roses pâles des ronciers j'ai vu pâlir l'usure de vos yeux. Et vous seule

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

aviez grâce de ce mutisme au cœur de l'homme comme une pierre noire... Car nos années sont terres de mouvance dont nul ne tient le fief, mais comme un grand "Ave" de grâce sur nos pas nous suit au loin le chant de pur lignage ; et il y a un si long temps que veille en nous cette affre de douceur...

« Neigeait-il, cette nuit, de ce côté du monde où vous joignez les mains ?... Ici, c'est bien grand bruit de chaînes par les rues, où vont courant les hommes à leur ombre. Et l'on ne savait pas qu'il y eût encore au monde tant de chaînes, pour équiper les roues en fuite vers le jour. Et c'est aussi grand bruit de pelles à nos portes, ô vigiles ! Les nègres de voirie vont sur les aphtes de la terre comme gens de gabelle. Une lampe

« survit au cancer de la nuit. Et un oiseau de cendre rose, qui fut de braise tout l'été, illumine soudain les cryptes de l'hiver, comme l'Oiseau du Phase aux Livres d'heures de l'An Mille... Epouse du monde ma présence, épouse du monde mon attente ! Que nous ravisse encore la fraîche baleine de mensonge !... Et la tristesse des hommes est dans les hommes, mais cette force aussi qui n'a de nom, et cette grâce, par instants, dont il faut bien qu'ils aient souri. »

L'exil, consécration éclatante d'un choix poétique

Quelles leçons plus générales peut-on dégager de ces années d'exil pour la compréhension des choix de Leger, et de Perse, mais aussi pour sa relation avec Roosevelt et plus encore avec le général de Gaulle ?

Pour Alexis, ce retour à lui-même, au milieu de la cinquantaine, marque un triple bouleversement d'ordre moral, poétique et enfin politique qui, en quatre ans, le change très profondément.

Choc moral d'abord. Leger est depuis l'âge de douze ans un habitué des grands départs. Mais cette fois-ci, on l'a vu, et pour la première fois, il est vraiment seul. Il se découvre français comme il

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

ne l'avait pas soupçonné, et c'est à MacLeish qu'il fait cette confession, au sens pleinement avoué du terme :

De la France, rien à dire : elle est moi-même, et tout moi-même. Elle est pour moi espèce sainte, et la seule, sous laquelle je puisse concevoir de communier avec rien d'essentiel en ce monde. Même si je n'étais pas un animal essentiellement français, une argile essentiellement française (et mon dernier souffle, comme le premier, sera chimiquement français), la langue française serait encore pour moi la seule patrie imaginable, l'asile et l'autre par excellence, l'armure et l'arme par excellence, le seul « lieu géométrique » où je puisse me tenir en ce monde pour y rien comprendre, y rien vouloir ou renoncer [...]. Voilà, mon cher Archie, et parce qu'il s'agit de vous, ce que j'arrive, avec effort, à mettre de plus personnel dans une confession (OC, p. 550).

Cette redécouverte de soi se développe donc dans la distance au pays. Leger trouve dans l'expatriation tout à la fois une confirmation, on vient de le voir, mais aussi une libération. En dépit des épreuves, il établit en effet dans l'exil un juste rapport auquel il aspirait depuis longtemps sous le poids de ses charges diplomatiques. Toutes les contingences politiques étant mises de côté, le fait qu'il ait choisi de rester douze ans encore aux Etats-Unis avant de revenir en France confirme de façon éclatante qu'il a trouvé sur la côte américaine la distance focale propre à exalter les forces qu'il portait en lui ; et re-trouvé, plutôt, car l'exil américain rétablit l'écart antillais originel. Familier d'Héraclite, Leger sait que le retour est impossible, et ordonne sa vie en spirale.

L'épanouissement est bien sûr d'ordre principalement lyrique. Perse renouvelle ses forces en renouant à son tour la longue alliance entre l'exil et la poésie. Sans remonter aux élégies d'Ovide ou aux visions de Dante, on peut songer à Chateaubriand ou à Victor Hugo, plus proches, et qui comptent pour lui. Sa propre démarche présente certes de fortes différences, à cause de ce dédoublement qui l'amène à séparer par principe le politique du poétique, alors que chez ces deux prédécesseurs et bien d'autres, le va-et-vient est plus évident. C'est bien sûr affaire d'apparence le plus souvent :

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

sans être situé, l'exil revêtu dans les poèmes est très personnel. Mais, comme dans les œuvres antérieures, et même plus nettement encore, la dissociation entre l'histoire vécue et le « *plan absolu où l'œuvre [lui] semble devoir être libérée* » devient l'instrument privilégié de la création.

Ne nous y trompons pas : nous sommes au cœur de toute l'œuvre. La césure créatrice atteint dans l'exil une intensité qui ne sera plus jamais égalée : elle ne répond plus seulement à des précautions d'ordre social ou professionnel ; elle trouve dans l'expatriation une coïncidence parfaite et très puissante qui apporte aux choix antérieurs de Saint-Leger Leger puis du premier Saint-John Perse, celui d'*Anabase*, la plus ample confirmation. Fatalité politique douloureusement subie, l'exil devient ainsi la consécration éclatante d'un choix poétique très ancien et longuement mûri.

Allons plus loin encore : dans l'exil né de la guerre, Saint-John Perse porte son œuvre à une dimension prophétique qui participe à la sauvegarde de l'âme collective. Le poète est certes trop spontanément universel pour accepter qu'une mission unique, aussi sacrée soit-elle, conduise entièrement son inspiration. Mais le besoin de régénération né de la défaite est si profond, si puissamment ressenti, que le recours aux éléments, aux grandes forces cosmiques devient, dans l'exaltation de la langue, une liturgie française portée à l'échelle planétaire. Le recours pluriel et répété aux pluies, aux neiges et aux vents ouvre la voie d'un « *renouvellement organique* » dont il parle peu après, et qui n'est pas sans rappeler le chapitre 55 d'Isaïe, ce prophète flamboyant : « *La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ; ainsi la parole qui sort de ma bouche ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission.* »

Est-il dès lors dans l'ordre caché des choses que l'expérience politique apparaisse en regard aussi désolante à première vue ? Arrivé en réprouvé volontairement anonyme, Leger semble prendre son essor en 1941 et 1942 pour incarner la figure d'un grand républicain avant de finir en réfractaire dépassé par les événements. Comment ne pas y voir l'aboutissement d'une conduite d'échec, dont les causes se trouvent aisément : entêtement, juri-

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

disme, perte du sens des réalités, excès d'orgueil et pusillanimité tout à la fois. La sanction est cruelle, et irrémédiable : dans ces quelques années d'exil, Leger s'est coupé définitivement du monde de la politique de l'administration et de la presse française dans lequel il avait su, pendant plus de dix ans, se rendre indispensable.

Peut-être était-ce en effet le prix, très lourd, à payer pour que le poète prît son plein élan.

Mais faut-il pour autant considérer que son activisme politique pendant la guerre est à rejeter comme la gangue, voire le rebut et même la part maudite de son existence de 1940 à 1945 ? Soyons clair, c'est, actuellement, l'opinion courante : à Washington, Alexis Leger s'est fourvoyé ; rejeté par Vichy, il a pris des positions indéfendables, et gravement dommageables, jusqu'au bout, pour la cause de la France libre. Le sort qui lui est ainsi réservé est peut-être, dans l'ordre du jugement historique, le plus cruel de tous, puisqu'il range Leger, comme les damnés du chant III de *l'Enfer* de Dante, dans la « secte des coupables qui déplaisent à Dieu comme à ses ennemis ».

Je suis pour ma part d'un avis différent : sans chercher à forcer les choses, je crois que les prises de position politiques de Leger de 1940 à 1945 peuvent apporter un éclairage utile pour une analyse plus exacte des grands débats de la France libre, de l'armistice jusqu'à la victoire. De par son étrangeté même, son attitude sert de révélateur.

Sans doute n'y avait-il pas place dans l'action politique du moment pour ce mélange de juridisme et d'esprit combattant, pour ce syncrétisme qui tout à la fois tire de Briand les prémices d'un nouvel idéal européen et invente les premières formules d'un atlantisme spécifiquement français. Ce sont là des formes déconcertantes, esquissées par un homme seul, écouté par intermittence, que tous les protagonistes laisseront l'un après l'autre au bord du chemin. Mais à se contenter du jugement immédiat des événements, on risque de manquer en effet ce qui vient après, c'est-à-dire la perception plus complète du cours des choses et des idées. Or ce sont là des thèmes qui trouveront toute leur force dans les débats de la IV^e République.

Je me limiterai ici à deux aspects précis : la relation Leger-Roosevelt, et, surtout, la relation Leger-de Gaulle.

On a volontiers attribué à Leger un rôle décisif dans l'orientation hostile de Roosevelt et plus généralement de l'administration

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

américaine à l'égard du général de Gaulle. Mais on ne peut simplifier les choses ainsi. Le rôle de Leger a été incontestablement important, mais il n'a pas été déterminant. Écouté et respecté par le président des États-Unis, l'ancien secrétaire général du Quai d'Orsay a confirmé celui-ci dans certains de ses choix. Mais il n'a pas déterminé sa politique à l'égard de la France qui, à certains égards, ne coïncidait pas avec ses propres orientations.

Leger et Roosevelt se rejoignent incontestablement dans l'idée que le peuple français doit pouvoir exprimer son point de vue et que la création à Londres d'une autorité d'ordre politique incarnée par le Général tend à lui confisquer par avance sa liberté d'appréciation. Pour l'un comme pour l'autre, il faut passer par l'autorité élue, qui garantira pour l'avenir le respect de la démocratie.

Mais cette convergence fondamentale face aux initiatives en sens contraire du général de Gaulle n'efface pas deux différences flagrantes. En premier lieu, l'administration Roosevelt s'accommode longtemps, très longtemps de Vichy, puisqu'un contact subsistera après le départ de l'ambassadeur à la suite de l'occupation de la zone Sud, en novembre 1942. Faut-il y voir une complaisance particulière du Président américain ? Il s'agit plutôt d'un conservatisme instinctif, au moins en 1940-1941. Le maréchal Pétain est une grande figure de la Première Guerre mondiale, la France est l'alliée naturelle des États-Unis d'Amérique depuis leur indépendance et ceux-ci ne veulent pas commettre l'irréparable en rompant avec Vichy ; jusqu'en décembre 1941, Washington s'en tient, officiellement du moins, à la neutralité.

L'autre différence est moins évidente, mais tout aussi importante, et tient au regard porté sur l'attitude des Français et sur le destin du pays. Le gouvernement américain part du constat qu'une large majorité adhère à la politique du Maréchal. Les rapports de l'ambassade et de l'OSS permettent de prendre la mesure des comportements quotidiens et incitent du même coup à maintenir le *statu quo*. Leger, au contraire, part de la conviction que les Français refusent la défaite et que le soutien au Maréchal n'est qu'une étape provisoire. Il affirme sa foi en l'intégrité du pays qui, tôt ou tard, se ressaisira, quitte à surprendre ses amis. Évoqué plus haut, le message « An II de l'exil » aurait pu être lu à la radio de Londres.

Face au pragmatisme américain, qui n'est certes pas dépourvu d'une sympathie de principe pour ceux qui ont choisi de poursuivre

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

la lutte, Leger me semble donc procéder différemment, et partager l'anticipation gaullienne du retournement du pays. Cette espérance prend certes une forme de plus en plus opposée à celle du chef de la France libre, mais elle est bien le point de départ commun.

A partir de cette foi partagée, on voit ainsi se développer le malentendu radical dans lequel s'installe Leger : au moment même où Roosevelt brocarde le côté « Jeanne d'Arc » du Général, Leger s'adresse au Président pour lui demander, dans sa lettre du 3 novembre 1943, d'exercer une fonction charismatique du même ordre, quitte à recomposer pour cela l'histoire de la France libre :

Le dépôt est entre vos mains : c'est le dépôt même de la confiance française, et sur ce dépôt est gagé, pour longtemps, le véritable rapport moral, de peuple à peuple, qui lie démocratiquement la France et l'Amérique. De cette réalité morale et des responsabilités qui en résultent face au peuple français, toutes vos déclarations, jusqu'à celles du 14 juillet et du 26 août derniers ont attesté très hautement le scrupuleux souci que vous gardez ; et il ne peut, lui prisonnier, douter de votre clairvoyance ni de votre liberté d'action. Vous êtes celui qui, le premier, dès janvier 1941, a su rejoindre le vrai cœur du peuple de France, a su encourager les premières pulsations de la résistance démocratique, en déclarant publiquement à la face de Vichy : « Je prie pour que le peuple de France retrouve bientôt la paix avec la liberté, l'égalité et la fraternité » (12).

Mais Leger a tant besoin à ce moment-là d'un symbole qui ne soit pas le général de Gaulle qu'il n'a pas de mots assez fermes pour mettre en garde Roosevelt contre tout mouvement en direction du chef de la France libre. Dans la lettre complète figurent ainsi ces avertissements, qu'il ne reprendra pas dans la Pléiade :

L'égoïsme d'une ambition personnelle pourrait être intéressé à entraîner par surprise la bonne foi du peuple français avant son ressaisissement. Un tel abus de confiance, pour l'instauration d'un pouvoir personnel, pourrait en effet utiliser toutes les ressources démagogiques de la xénophobie et du nationa-

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

lisme dans la situation physique et morale où se trouvera un grand peuple aussi malheureux et aussi justement fier de ses titres que le peuple français. C'est dire toute l'amertume qui pourrait résulter un jour d'une surprise à cet égard (12).

Il est temps d'en venir à la question principale, c'est-à-dire le rapport Leger-de Gaulle. Ces exhortations peuvent choquer, mais risquons ce paradoxe : leur virulence est celle d'une querelle entre frères ennemis qui partagent la même passion, et Alexis Leger ne se serait pas opposé avec autant d'énergie au général de Gaulle s'il n'avait pas éprouvé au départ un même souci jaloux de préserver l'âme du pays, et « *le rôle moral le plus traditionnel de la France en Europe : "gesta Dei per Francos" »* que Briand revendiquait dans son action (13).

Le terrien et le marin

Essayons, et c'est difficile après tant de reproches accumulés de part et d'autre, de considérer ces deux figures telles qu'elles sont : l'impression d'ensemble est celle d'une parenté de style et d'inspiration, mais tout autant d'une incompatibilité radicale quant à la méthode.

Sans vouloir pousser trop loin l'exercice, un parallèle s'impose, et l'on voit bien, au-delà même du débat sur l'organisation de la France libre, tout ce qui les oppose. Le cours de leurs carrières est très différent : Leger est un serviteur de l'Etat qui s'attache principalement au droit, quand de Gaulle est un rebelle qui s'appuie sur les faits. Leur divergence à propos des institutions de la III^e République s'aiguise encore plus dans la façon dont leurs destins se croisent au moment où celle-ci s'effondre : le coup d'arrêt mené par le colonel de Gaulle à Moncornet face à l'armée allemande a lieu le jour même où Paul Reynaud décide de renvoyer Leger, le 17 mai. En accédant début juin au gouvernement comme sous-secrétaire d'Etat, le Général s'associe publiquement à un Paul Reynaud déjà entré, aux yeux de Leger, dans la voie de l'illégalité. Partant au même moment pour l'Angleterre, le

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILÉ

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

Général peut se prévaloir d'une autorité gouvernementale, tandis que Leger se considère comme un proscrit. On pourrait en outre opposer les sensibilités profondes : celle du terrien et celle du marin.

Et pourtant, comment ne pas relever les ressemblances, si nombreuses entre les deux hommes, et que l'on gomme trop souvent ?

Comme on l'a souligné plus haut, l'intensité de leur patriotisme est du même ordre, qui conduit ces hommes facilement impassibles à l'exaltation la plus vive. C'est que leur sens de l'histoire est comparable, et les porte l'un et l'autre à un volontarisme d'ordre mystique. Ils partagent le même attachement à l'Etat, une conception presque sacerdotale de l'exercice du pouvoir. Leur interrogation métaphysique est également riche : Claudel dira de Leger, peu après la guerre, qu'il « *tait religieusement le nom de Dieu* », et de Gaulle n'est pas loin d'une telle attitude. Tous deux ont au demeurant été marqués par Nietzsche dans leur jeunesse. Quant à l'expression, ils sont également marqués par la tradition classique, et remontent volontiers, l'un comme l'autre, à Bossuet. S'agissant du goût, il faut relever une égale simplicité, qui traduit un recul prononcé à l'égard des mœurs parisiennes et de l'académisme. Ce sont tous deux des intuitifs, qui scrutent les caractères, sont curieux de la diversité du réel et des formes inattendues de la modernité, et ils se laissent parfois aller à un côté un peu devin.

Voilà en fin de compte deux grands solitaires, qui sont restés à distance l'un de l'autre avec les plus grandes précautions, sans jamais pouvoir se rejoindre. Et l'on ne peut s'empêcher de penser que cette non-rencontre pendant la guerre a été moins une occasion manquée qu'une sorte de fatalité. Quoi de plus approprié pour Leger que le mot du général de Gaulle à propos de Bernanos : « *Je n'ai jamais pu l'atteler !* »

Il faut sortir, après cinquante ans, d'une vision trop binaire des choses. L'histoire des Français pendant la Seconde Guerre mondiale est celle d'un éclatement plutôt que d'une division, mais aussi d'une recomposition qui a orienté ensuite toute l'évolution de la France, d'une façon que nous sommes encore bien loin de mesurer complètement. Décevante, médiocre par certains côtés, dramatique par d'autres, l'histoire des Français à New York pendant la guerre révèle

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILE

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

plus que l'on ne pouvait le supposer au départ, à cause de l'extrême diversité et de la qualité de ce microcosme désesparé, à cause aussi de l'importance énorme que vont prendre les Etats-Unis dans l'après-guerre.

Toutes proportions gardées, le destin de la France a été l'objet d'un débat intense à New York, comme à Londres, comme à Alger, mais de façon différente.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas de trancher, l'histoire l'a fait, mais d'élargir le regard.

La nation était en lambeaux. Le général de Gaulle l'a rassemblée avec une volonté inébranlable, dans l'âpreté des luttes intestines et interalliées, pour obtenir à la fin du conflit la reconnaissance internationale de l'unité retrouvée du pays, au premier rang. Tout est dit. Mais, parmi ceux qui avaient refusé la défaite, il y eut d'autres façons de concevoir la renaissance du pays, qui n'étaient pas illégitimes.

Leger a incarné une tentative étrange, très personnelle, mais aussi tournée vers l'universel, misant sur la force de l'esprit, presque mystique, mais qui se voulait, elle aussi, ancrée dans la réalité politique, juridique et historique du « *cher et vieux pays* », pour reprendre l'expression du général de Gaulle. Pour Leger, le cher et vieux pays s'étendait à l'autre rive de l'Atlantique, à l'île natale antillaise, à la grande Louisiane oubliée, et en fin de compte au dernier bien qui reste à l'exilé, sa propre langue, la langue française toujours capable de dire et d'ordonner le monde, de renverser le malheur, de saisir la « *syntaxe de l'éclair* ».

Les cinq poèmes américains, *Exil*, *Poème à l'Etrangère*, *Pluies*, *Neiges* et *Vents* comptent parmi les plus grands qui aient été écrits et publiés pendant ce temps d'épreuve, où la poésie était devenue un refuge, un viatique, un signe, et l'on pense bien sûr aux « *sanglots longs* » de Verlaine. Il n'est pas indifférent que plusieurs d'entre eux aient été publiés presque au même moment en Amérique, en Argentine et surtout en France, grâce à *Cahiers du Sud* et à *Fontaine*.

A un extrême, sur les plateaux de Provence, il y avait René Char, capitaine Alexandre dans le maquis, écrivant *Feuillets d'Hypnos* entre parachutages et embuscades ; et sur les mesas de l'Amérique, il y avait Saint-John Perse, libéré en quelque sorte d'Alexis Leger mais

SAINT-JOHN PERSE, L'ÉTERNEL EXILÉ

Alexis Leger
en Amérique : l'éloge
de l'exil

portant son drame, et convoquant le monde dans sa langue non captive. Chez l'un et chez l'autre, une poésie de résistance, mais plus encore de renaissance.

Et pour achever la mise en perspective de cet exil paradoxal, qui fut un renouement personnel, patriotique et universel, je cite les derniers versets de *Vents*, écrit en 1945 sur une île des côtes du Maine, Seven Hundred Acre Island, dans Penobscot Bay :

*Quand la violence eut renouvelé le lit des hommes sur la terre,
Un très vieil arbre, à sec de feuilles, reprit le fil de ses maximes...
Et un autre arbre de haut rang montait déjà des grandes
Indes souterraines,
Avec sa feuille magnétique et son chargement de fruits
nouveaux (OC, p. 251).*

Pierre Morel

1. Archives de la Fondation Saint-John Perse (FSJP), à Aix-en-Provence.
2. Lettre du 30 août 1940, Archives FSJP.
3. *Lettres à l'Étrangère*, Gallimard, 1986, p. 57.
4. *Ibidem*, p. 62.
5. Lettre du 4 décembre 1940 (bibliothèque du Congrès, fonds MacLeish) ; citée partiellement dans les *Œuvres complètes*, p. 938.
6. A. MacLeish : *Souvenir de Perse*, cité dans *Espaces de SJP*, Aix, 1981.
7. *L'Amérique entre en guerre*, La Jeune Parque, 1948, 14 novembre 1941.
8. *Ibidem*, 3 janvier 1941.
9. Bibliothèque du Congrès, fonds MacLeish.
10. « MacLeish, ami du prince taciturne », cité dans *Espaces de SJP*, Aix 1981.
11. Archives FSJP.
12. Lettre du 3 novembre 1943, *Œuvres complètes*, p. 618, et bibliothèque du Congrès, fonds MacLeish.
13. Discours d'hommage à Briand, *Œuvres complètes*, p. 613.